

Conclusion: l'adoration est un service

Le vocabulaire du service fait de Dieu un grand roi qui exige fidélité et obéissance de ceux qui lui appartiennent. Le service cultuel constituait une expression particulière de la consécration totale des Israélites au Seigneur, qui les avait fait sortir d'Égypte pour qu'ils le servent de façon exclusive. Le ministère cultuel des prêtres et des lévites constituait une forme spécifique du service de Dieu. Le ministère sacerdotal, bien qu'orienté vers Dieu, permettait aussi à l'ensemble du peuple de servir Dieu. Dans l'Ancien Testament, le service de Dieu et le service de son peuple sont étroitement liés.

L'activité cultuelle consistait soit à reconnaître la seigneurie du Dieu d'Israël, soit à se consacrer à ses rivaux. D'où l'exhortation vétérotestamentaire constante à ne pas compromettre le service de Dieu par la pratique de cultes étrangers ou par l'ajout d'éléments empruntés à ces cultes. La corruption cultuelle entraînait inévitablement la corruption sociale et morale. Par conséquent, l'activité cultuelle avait pour fonction de maintenir la sainteté du peuple de Dieu.

De façon plus évidente encore que la terminologie de l'hommage, le langage du service impliquait la consécration à Dieu de la vie tout entière. Dans le langage moderne, le mot « adoration » se limite souvent à des actes de respect et de consécration, et constitue donc dans de nombreux contextes la juste traduction de *hištaḥăwāh* et de *proskunein*. Toutefois, dans l'Ancien Testament, le fait de « s'incliner » devant Dieu représente idéalement l'expression d'un désir de le « servir ». Par conséquent, il faut reconnaître que l'adoration biblique implique à la fois des actes précis de culte et de soumission, et l'adoption d'un mode de vie caractérisé par le service et l'obéissance. Pour bien comprendre, il peut être utile de traduire par « adoration » les mots qui désignent le service de Dieu. Mais le risque est alors que le lecteur n'interprète cette adoration qu'en termes cultuels. Dans le domaine de la traduction comme dans celui de la théologie, le mot « adoration » est malheureusement souvent interprété de façon trop étroite.

L'adoration: révérence ou respect

Le dernier groupe de mots que nous étudierons dans ce chapitre est beaucoup plus fréquemment utilisé dans la littérature profane que dans la Septante ou dans le Nouveau Testament. En grec, les mots relatifs à la piété qui sont formés à partir de la racine *seb-* expriment habituellement la révérence ou le respect des dieux. Dans les textes non-bibliques les plus anciens, ces mots désignent un respect mêlé de crainte, « soit face à une terrible erreur, soit face à quelque chose de noble ou de sublime »⁵¹. Il s'agit moins de crainte et de tremblement que d'une réaction de recul motivée par un respect admiratif. Cette terminologie s'utilise dans le cas de révérence à l'égard du divin, de respect à l'égard des défunts, des parents ou des autorités⁵².

Pendant, le verbe courant *sebomai* et les mots apparentés, finirent par exprimer non seulement le respect des dieux mais aussi toute activité cultuelle exprimant ce respect. Ainsi, Hérodote raconte comment les Spartes, dans un sanctuaire dédié à leur défunt législateur Lycurgue, « le vénèrent encore grandement »⁵³. De même, Isocrate donne ce conseil: « Respecte la religion [*eusebeï ta pros tous theous*] non seulement en offrant des sacrifices, mais en demeurant fidèles aux serments »⁵⁴. Pour un Grec cultivé, la

51. W. Foerster, *TDNT* 7, p. 169. Il soutient que la racine *seb-* signifiait à l'origine « reculer face à quelqu'un ou quelque chose ». W. Burkert, *Greek Religion*, Cambridge, Harvard University, 1985, p. 273, l'exprime ainsi: « La racine *seb-* s'emploie pour désigner la crainte respectueuse qu'inspirent les dieux; son étymologie évoque aussi l'idée de danger et de fuite, mais en grec la révérence et l'admiration priment. »

52. Par exemple Sophocle, *Antigone*, 777 (le divin), 780 (les morts); *Oédipe à Colone*, 1377 (les parents); *Ajax*, 667 (les rois). Parmi les mots qui sont construits à partir de *seb-*, on peut citer *sebomai*, *sebazomai*, *sebasma*, *eusebeō*, *eusebeia*, *eusebēs*, *theosebēia*, *theosebēs*, *asebeia*, *asebēs*.

53. *Sebontai megalōs* (Hérodote, *L'Enquête*, I, 66). De même Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*, I, 30, 3) décrit les « rites divins » des Étrusques (*ta theia sebasmata*); une inscription de Delphes (datée de 189 av. J.-C.) affirme que les consuls romains et le sénat ont toujours révééré (*sebesthai*) et honoré (*timan*) les dieux (W. Dittenberger, *Sylloge Inscriptionum Graecarum*, Leipzig, Hirzel, 1920³, n° 611.24). Cf. Josèphe, *AJ*, XII, 253.

54. Isocrate, *À Démétrios*, 13. Divers textes affirment que le respect des dieux ne doit pas se limiter au domaine cultuel, par exemple Dion Chrysostome, *Discours*, 36, 54; Épictète, *Entretiens*, I, 16, 15-18; *P. Oxy.*, 215, 7-8, 16.

véritable piété (*eusebeia*) consistait en « une crainte respectueuse et émerveillée face à la grandeur et à la pureté du monde du divin, qui faisait l'objet d'une adoration cultuelle et qui instituait un ordre à respecter. Elle n'impliquait nullement de soumission à l'exigence inconditionnelle d'une puissance personnelle »⁵⁵.

Dans l'Ancien Testament, il arrive que l'effroi, le tremblement ou la terreur soient considérés comme des réactions appropriées à la révélation divine (cf. Ex 3.6; 19.16; 20.18-19; Ps 2.11-12; Es 2.10, 19, 21); néanmoins, c'est le plus souvent de la crainte de Dieu, au sens positif de révérence ou de respect, dont il est question. Craindre Dieu signifie observer ses commandements (cf. Dt 5.29; 6.2, 24; Ec 12.11), obéir à sa voix (cf. 1 S 12.14; Ag 1.12), marcher dans ses voies (cf. Dt 8.6; 10.12; 2 Ch 6.31), renoncer au mal (cf. Jb 1.1, 8; 2.3; 28.28; Pr 3.7), et le servir (cf. Dt 6.13; 10.20; Jos 24.14). L'obéissance cultuelle fait partie de ce service, mais elle n'est normalement pas en cause lorsque le verbe hébreu *yārē'* (« craindre ») et ses dérivés sont employés. Contrairement à la notion grecque de piété, la révérence ou la crainte vétérotestamentaire du Seigneur, religion véritable, désignent spécifiquement la fidélité et l'obéissance aux exigences de l'alliance de Dieu (cf. Gn 20.11; Ex 18.21; Ps 25.14; Ml 3.16, 20). De toute évidence, la Septante préfère les mots de la famille de *phoboun* pour traduire les divers sens de cette terminologie hébraïque⁵⁶.

Le verbe *sebomai* est rare dans l'Ancien Testament en grec, où il traduit *yārē'* et ses dérivés à seulement cinq reprises. Il fait parfois référence à des actes culturels adressés à des idoles (Jos 24.33 [LXX, v. 33b]; cf. *Sg* 15.16; *Dn gr.* 14.3-4, 23). Il fait occasionnellement référence à l'adoration cultuelle d'Israël ou plus généralement aux observances rituelles juives (Jos 22.25; Es 29.13; cf. *3 M* 3.4; *4 M* 5.24). Ailleurs, le contexte indique qu'il s'agit du sens plus général d'une révérence ou d'une crainte de Dieu impliquant toute la vie du croyant. Josué déclare par exemple que le but de la

55. W. Foerster, *TDNT* 7, p. 178.

56. Dans la LXX, le verbe *phoboun* traduit 291 fois l'hébreu *yārē'*. Cf. G. Wanke, *TDNT* 9, p. 197-205. Voir G.A. Lee, *ISBE* 2, p. 289-292, pour un bon résumé de l'enseignement biblique sur la crainte de Dieu et une étude du vocabulaire employé.

délivrance de l'Exode fut à la fois de révéler la puissance de Dieu aux nations et de permettre à Israël de « révéler l'Éternel pour toujours » (Jos 4.24). De même, Jonas se présente comme quelqu'un qui « révère l'Éternel, le Dieu du ciel qui a fait la mer et la terre » (Jon 1.9). Enfin, dans la littérature de sagesse, Job est présenté comme l'exemple même de l'« homme qui révère Dieu et qui évite de mal faire » (Jb 1.8)⁵⁷. On ne doit donc pas systématiquement supposer que *sebomai* soit l'expression culturelle du respect de Dieu.

Dans le Nouveau Testament, l'idée de crainte de Dieu est exprimée à plusieurs reprises par l'emploi de *phoboun* ou de *phobos* (cf. Ac 9.31; 2 Co 5.11; 7.1; Col 3.22; 1 P 1.17; 2.17). Les mots en *seb-* sont rarement utilisés à propos de la relation des chrétiens avec Dieu⁵⁸. De plus, le nom *eusebeia* (« piété ») et ses dérivés ne sont appliqués aux chrétiens que dans quelques contextes particuliers⁵⁹.

Conclusion: l'adoration comme révérence ou respect

Le concept biblique de crainte de l'Éternel diffère considérablement des notions de piété courantes de la civilisation gréco-romaine. Dans l'Ancien Testament, la révérence ou le respect de Dieu consiste essentiellement à marcher dans ses voies et à garder ses commandements. L'adoration, au sens de l'observance des exigences culturelles de Dieu, apparaît certes dans la Septante sous le vocable grec courant de *sebomai*, mais son emploi est très rare. Il s'agit plus souvent de l'adoration que représente une vie d'obéis-

57. Job 1.9 a *sebetai ton theon*, tandis que Job 1.1 utilise l'adjectif *theosebès* pour traduire la même expression hébraïque. Le verbe *sebomai* est employé de façon générale, pour désigner une attitude de révérence à l'égard de Dieu, en Ésaïe 66.14; Daniel 3.33; *Daniel grec* 3.90; 2 *Maccabées* 1.3.

58. En Actes 18.13, le christianisme est indirectement accusé d'« adorer Dieu d'une façon contraire à la Loi » (*para ton nomon... sebesthai ton theon*). Ailleurs, *sebomai* est employé pour désigner des non-chrétiens: Mt 15.9 // Mc 7.7 (= Es 29.13); Ac 13.43, 50; 16.14; 17.4, 17; 18.7; 19.27. Cf. la variante *sebazomai* en Rm 1.25 et le substantif *sebasma* en Ac 17.23; 2 Th 2.4.

59. *Eusebeia* figure en Ac 3.12; 1 Tm 2.2; 3.16; 4.7-8; 6.3, 5-6, 11; 2 Tm 3.5; Tt 1.1; 2 P 1.3, 6-7; 3.11; *eusebès* en Ac 10.2, 7 (Corneille); 2 P 2.9; et *eusebôs* en 2 Tm 3.12; Tt 2.12. Cf. *eusebein* en Ac 17.23 (culte païen) et 1 Tm 5.4 (le devoir religieux des veuves chrétiennes).

sance, mais même cet usage est rare. La préférence va aux mots de la famille de *phoboun*, qui traduisent les termes hébreux équivalents, ce qui suggère que les traducteurs de la Septante ont cherché à souligner le caractère distinctif de la révérence biblique.

Conclusion

D'un côté, l'adoration vétérotestamentaire consistait en une attitude d'hommage ou d'adoration de Dieu le grand roi. Elle s'exprimait par le silence, ou par un simple geste, parfois associé à la louange ou aux sacrifices. En dernier ressort, seule comptait vraiment l'attitude du cœur. Il s'agissait dans tous les cas de réponses spontanées à de nouvelles révélations de la personne et de la volonté de Dieu, ou d'attitudes et d'actes correspondants à l'activité rituelle normale.

L'adoration n'était ni une forme d'intimité avec Dieu, ni la marque d'une affection particulière à son égard⁶⁰, mais plutôt l'expression d'une soumission mêlée de crainte et de reconnaissance, face à sa grâce et à sa souveraineté. Cette conclusion s'accorde avec notre interprétation du tabernacle, du coffre sacré et du Temple, symboles de la présence de Dieu au milieu de son peuple. Par conséquent, le rituel associé à ces institutions constituait le moyen culturel d'affirmer la puissance et la présence de Dieu.

D'un autre côté, dans l'Ancien Testament, l'adoration était un service. L'emploi de cette terminologie soulignait à nouveau l'affirmation de la royauté divine dans la vie communautaire et personnelle. En outre, l'Écriture indique qu'il n'était possible d'adorer le Seigneur que parce que, dans sa grâce, il avait pris l'initiative de sauver son peuple de l'esclavage et de lui révéler sa volonté. Le service de Dieu exigeait obéissance et fidélité dans tous les domaines de la vie, l'activité culturelle étant simplement considérée comme l'expression particulière de la dépendance et de la soumission

60. Suivant le raisonnement de H. Schönweiss et C. Brown, *NIDNTT* 2, p. 875-876, G. Kendrick, *Worship*, p. 23-24, conclut à tort que *proskunein* communique l'idée d'intimité. Mais c'est l'usage du mot dans l'Ancien Testament et non son étymologie qui doit guider l'interprète.

d'Israël à l'égard de Dieu. Le service des prêtres et des lévites, dans le cadre du culte prescrit par Dieu, était destiné à permettre à tout le peuple d'Israël de servir son Dieu.

Dans l'Ancien Testament, la révérence ou crainte de l'Éternel signifiait fidélité et obéissance à toutes les exigences du Dieu de l'alliance. Cette obéissance s'exprimait certes par l'activité culturelle, mais impliquait aussi d'honorer Dieu dans le quotidien. Par conséquent, les chrétiens qui considèrent la révérence de Dieu comme une question de comportement au culte passent à côté de l'enseignement de la Bible!

Dans l'Ancien Testament, l'adoration comprenait donc hommage, révérence et service, dans tous les domaines de la vie. Ces trois manières de décrire l'attitude d'Israël à l'égard de Dieu comportent un point commun : Dieu avait agi en faveur de son peuple en se révélant et en le rachetant afin de permettre aux Israélites d'entrer en relation avec lui. En revanche, l'adoration des nations est reçue comme une offense, car leurs pratiques sont essentiellement des inventions humaines, issues de conceptions erronées de Dieu et de l'ignorance de sa volonté.

Le diagramme suivant tente de rendre compte, bien qu'imparfaitement, du chevauchement de sens de ces trois concepts.

